

Cast your bread, ou la foi de l'incroyant

Yvon Rivard

Numéro 172, 2014

La littérature québécoise et le sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (2014). *Cast your bread*, ou la foi de l'incroyant. *Québec français*, (172), 48–50.

Cast your bread, ou la foi de l'incroyant

PAR YVON RIVARD*

Enfant, je m'assoiais seul, le matin, sur un rocher, face à des lacs recouverts de brume. J'attendais que le soleil aspire peu à peu la brume avant de jeter ma ligne à l'eau, croyant naïvement que les truites dormaient ou ne pouvaient encore voir l'hameçon. Si une heure ou deux plus tard, aucune n'avait mordu à l'appât, je trouvais une autre explication aussi scientifique (elles n'avaient pas faim, n'aimaient pas le ver ou le leurre, se tenaient plus loin de la rive, avaient migré de l'autre côté du lac...), mais jamais je ne doutais de leur présence même si c'était la première fois que je pêchais dans ce lac. Il n'y avait pas de lac sans truites, il n'y avait que des pêcheurs impatients ou des jours moins fastes, trop sombres ou trop ensoleillés, qui protégeaient un temps les truites contre les enfants incapables de rester seuls en forêt sans taquiner des êtres plus petits qu'eux.

Depuis je n'ai cessé de vouloir revivre cet instant où le jour se lève, attendre quelque chose qui va surgir dans la lumière après avoir tiré notre esprit vers le fond, là où le regard ne peut descendre qu'en suivant un fil bien réel mais invisible. Je n'ai cessé d'aller à la pêche, d'appâter le silence avec des mots, de relier la nuit et le jour, tendus l'un vers l'autre, jusqu'à ce qu'ils forment un seul espace, semblable à la surface vertigineuse du lac où l'enfant retrouvait son image mêlée à celle des nuages et des arbres. Est-ce que cet enfant auquel j'ai été plus ou moins fidèle avait la foi ? Si « Un enfant est une pensée qui relie le fini et l'infini¹ », est-ce qu'on peut dire qu'un enfant a la foi, « pouvait-on même s'imaginer un enfant qui aurait la foi ?² » Comme disait ma petite-fille, alors âgée de six ou sept ans, le début de l'âge de la raison, « on ne peut pas dire qu'un poisson nage puisqu'il vit dans l'eau. » Un enfant ne peut pas croire à quelque chose dont il fait partie, dans lequel il est enclos. Ne peuvent nager que ceux qui ont appris à nager, qui ont été jetés ou remis à l'eau, n'ont la foi que ceux qui aspirent à un monde dont ils ont été chassés par la conscience, par le langage qui toujours leur donne l'être mais privé d'être : « La foi est l'acte par lequel un système fermé fracture ses horizons : La foi est le contraire d'une croyance : elle n'est pas un arrêté de la pensée, elle est une transition nécessaire à l'avancée de l'expérience vers la vérité [...] »³. C'est ainsi que Pierre Vadeboncoeur peut écrire à son ami Paul-Émile Roy : « J'ai la foi sans être croyant⁴ », et qu'il s'explique « que le côté infini de chaque chose – et de l'amour du couple pour prendre cet exemple – nous ait échappé dans tous les ordres⁵ », parce que « nous n'avons cessé de nous étendre à ras du sol et d'assurer davantage notre adhésion au pays, comme une plante rampante, par prolifération⁶ », nous n'avons jamais été chassés du paradis, endormis que nous étions dans « Une foi passive en l'avenir. Le temps passait et il ne se passait rien. Nous étions hors du temps.⁷ » Après la Conquête et l'échec de la Rébellion, nous nous sommes retirés dans nos terres, nos églises, nous sommes restés entre nous, « pacifié(s) politiquement et philosophiquement⁸ », n'osant affronter l'ennemi ou s'affranchir de Dieu. Si le

Québec de la « grande noirceur », décrit dans *La ligne du risque*, a végété spirituellement et politiquement, c'est que « toutes les révolutions depuis je ne sais combien de siècles ont été faites par des incroyants. [...] Je ne parle d'ailleurs pas seulement des révolutions politiques, mais aussi celles de la connaissance⁹ », par des êtres qui ne croient pas que ce monde-ci est vivable, qu'il a été créé une fois pour toutes et qu'il faille s'en accommoder, et même rendre grâce à un éventuel Créateur. Pour ces incroyants qui ont la foi, ce monde il faut le créer ou le recréer, à l'image de ce qui est au fond de notre esprit comme la vérité à venir ou retrouvée d'un autre monde. « Ce n'est pas une règle générale, mais il se peut bien que, fréquemment, dans les faits, l'incroyant soit par-là plus près de Dieu que le croyant.¹⁰ » L'incroyant qui a la foi ne peut concevoir le monde et Dieu, s'il existe, que comme un *work in progress*. Il faut que Dieu meure pour qu'il ressuscite dans l'esprit, il faut qu'il se cache pour que l'on se mette à le chercher et qu'il reste caché pour rester vivant. Autrement dit, il faut que l'esprit prenne le risque de la liberté, qu'au sortir du paradis il se lance résolument à la découverte de ce qui lui manque, de ce qu'il ignore : « Je me disais : Beethoven part, il part absolument, il fait un voyage, il finit par rencontrer la joie. [...] Chacun commence. Il aperçoit quelque figure de la Vérité et, de tout son esprit, selon la lumière qu'il a, il poursuit son objet. S'y mettant tout entier, il donne à sa manière l'exemple de l'amour. Le Dieu reste caché mais pourchassé.¹¹ » Les vrais croyants, comme ces chrétiens qui croient qu'ils vont ressusciter et réintégrer le paradis après un court détour sur terre, peuvent aussi participer à la quête, au mouvement créateur, mais il ne faut pas qu'ils soient trop nombreux, car s'ils sont, comme dit Jean-Pierre Issenhuth, « le sel de la Terre, il n'en faut pas trop [...] L'excès de sel a raison du cœur, stérilise le sol et tue la mer. Il faut, aujourd'hui aussi, pour accompagner la poignée de sel et lui faire au besoin la leçon, beaucoup d'étrangers admirables, comme ceux devant qui le Christ s'est incliné.¹² » Quand les croyants (ou les athées) sont trop nombreux, trop puissants, ils s'enferment dans leur vérité et ne vont plus nulle part, ne se risquent plus au-delà de leurs certitudes : « C'est un fait que, dans cette société ostensiblement catholique, presque personne, ayant perdu Dieu, ne s'est remis à le chercher.¹³ » On pourrait dire la même chose du Québec d'aujourd'hui qui stagne dans la certitude d'être libre pour avoir quitté l'Église, et vénère maintenant des valeurs horizontales (la neutralité, l'égalité, la laïcité) comme jadis les préceptes édifiants qui le protégeaient de toute transcendance.

Le malheur du Québec, c'est qu'il est entré dans la modernité en se détournant presque aussitôt des rares esprits libres d'ici qui, en partant à la recherche de la vérité, qu'ils « ont désirée avec une pureté sans mélange¹⁴ », avaient remis l'esprit en marche sur les traces du dieu caché. Pour Vadeboncoeur, « Notre histoire spirituelle recommence à Borduas. Il a tout donné ce qu'il avait reçu ; donné au bazar, jeté¹⁵ » : « Borduas a changé du tout au tout notre perspective. Partant d'un monde

moral qu'il s'agissait petitement d'aménager, il nous a lancés dans l'illimité.¹⁶ » Borduas, que nous avons si bien récupéré en en faisant un apôtre de la rupture, oubliant que « c'est un non qui est l'enveloppe d'un oui¹⁷ », n'était pas seul à dénoncer le « règne de la peur », le fait que « nous avons constamment péché contre l'esprit en congédiant l'esprit au double profit du conformisme religieux et de la chair, y compris l'intérêt.¹⁸ » Germaine Guèvremont avait fait la même chose en introduisant au Chenal-du-Moine « un grand dieu des routes » dans lequel les villageois n'ont pas reconnu le Christ, tant il est vrai qu'il faut que quelqu'un ou quelque chose meure, disparaisse, pour que puissent le retrouver ceux qui avaient souffert de ce vide, de cette absence. Comme le dit Pessoa : « Il y a seulement deux types d'état d'esprit constant dans lesquels la vie vaut d'être vécue : la noble joie d'une religion, ou la détresse d'en avoir perdue une.¹⁹ » Au Chenal-du-Moine, seuls seront sauvés ceux qui se savent menacés de sécheresse par le manque d'amour et de vie que le Survenant leur révèle. Aux paysans recroquevillés sur leurs lopins de terre, dans leur église ronronnante, à Amable, qui risque « de devenir avaricieux » en attendant passivement l'héritage promis, le survenant, l'étranger, qui « parle comme un sauvage », va enseigner le don : « J'ai connu un matelot nègre qui jetait toujours à l'eau la première tranche de pain qu'il recevait sur le bateau. Il disait que, dans un naufrage, c'était grâce à un goéland s'il n'était pas mort de faim... *Cast your bread*... Ah ! nevermagne !²⁰ » Le Chenal-du-Moine, c'est le Québec d'hier, décrit par Vadeboncœur, qui n'est peut-être pas si éloigné de nous : « Notre langue, nos usages, nos traditions, dans ce milieu fermé, contribuaient aussi à nous donner un sentiment illusoire d'existence collective ou nationale. Ils nous affermissaient dans la conscience d'être un peuple, sans égard aux conditions extérieures ni aux états de toutes sortes dont une construction politique viable pourtant ne se passe pas.²¹ » *Cast your bread*, c'est ce que *La ligne du risque* répète à sa façon pour briser le cercle vicieux instauré par la peur de disparaître : « Résister au dehors à l'assimilation, résister au dedans à l'émancipation. C'est au nom de la tradition qu'on bandait le ressort nationaliste, mais c'est aussi en son nom qu'on freinait l'indépendance intérieure.²² »

Le prix à payer pour cette indépendance intérieure, sans laquelle l'indépendance politique ne pourra se faire ou sera un leurre, c'est paradoxalement de renoncer à être soi, de résister à « l'instinct de conservation politique, en deux mots l'instinct nationaliste, utilisés pour nous fixer culturellement²³ », car l'esprit une fois lancé dans l'illimité devient un grand dieu des routes, un mendiant condamné à errer entre ce qui a été et ce qui vient, entre l'infini et le fini. Celui qui, comme Borduas, « part absolument », « a tout donné ce qu'il a reçu », risque la solitude et l'angoisse, mais « rejoindre les ténèbres peut être un acte de vérité²⁴ ». Toute l'œuvre de Saint-Denys Garneau, autre phare spirituel dont on s'est détourné sous prétexte qu'il incarnait les tourments ridicules de l'esprit religieux, illustre le

risque de cette « faction solitaire » de l'esprit qui « a fait la nuit pour une étoile problématique » : « Maintenant mon être en éveil ° Est comme déroulé sur une grande étendue ° Sans plus de refuge au sein de soi ° Contre le mortel frisson des vents.²⁵ ». L'indépendance intérieure, l'expérience tragique et mystique de l'esprit, c'est accepter, qu'une fois chassé du paradis et sorti de l'enfance, de ne pouvoir ni y retourner ni s'en éloigner, d'être condamné à marcher à côté de soi, à côté de l'enfant qu'on a été, à côté « d'une joie à moi que je ne puis prendre », et espérer un jour pouvoir à nouveau coïncider avec soi-même et le monde. La joie et la détresse de Saint-Denys Garneau, c'est d'avoir été un enfant qu'il n'a pas oublié, d'avoir eu une religion et de l'avoir perdue, c'est de se tenir résolument au seuil du visible et de l'invisible, comme Kafka, dans l'instant qui divise et crée tout, y compris lui-même : « La mise au ban du paradis est, dans sa majeure partie, éternelle : donc, la mise au ban du paradis est certes définitive et la vie dans ce monde inévitable, mais l'éternité du processus rend tout de même possible que non seulement nous puissions être au paradis en permanence, mais qu'en plus nous y soyons effectivement en permanence, indifféremment que nous le sachions ici ou pas.²⁶ »

Quinze ans après avoir salué en Borduas celui qui brisait notre paralysie spirituelle et incarnait « cette *percée du néant à l'être*, ce passage des éléments au déploiement de l'être²⁷ », tout en reconnaissant que « L'histoire n'a pas encore adopté Borduas²⁸ », Vadeboncœur se souvient de sa première lecture de Saint-Denys Garneau, en qui il reconnaît l'esprit créateur pour lequel « le proche est ainsi l'immédiat du lointain²⁹ » et au contact duquel « pour une part, vous resterez dans un autre empire de l'être. J'imagine que la foi, ça doit être cela.³⁰ » Cela n'étonnera personne que ce soit Vadeboncœur qui ait le mieux saisi l'importance d'une œuvre qui se situe, comme toute grande œuvre, achevée ou non, à la frontière de deux royaumes : « La plupart des poèmes de Saint-Denys Garneau, consciemment semble-t-il, ce qui est particulier, cherchent directement, et localisent, et toujours explicitement la ligne de contact du temps et de l'éternité, de la vie et de la Vie – la ligne de la brisure, de la fracture – le point initial de la chute –, donnant ainsi à éprouver, par une capture définitive, en des images précisément énoncées, en des mots soigneusement distribués, au point de séparation (donc de jonction) du visible et de son origine, la douleur significative dont on ne cesse ensuite de demander raison.³¹ »

C'est cette peine d'être né qui manque à notre désir d'être. Plutôt que de s'enliser dans des débats plus ou moins stériles sur les droits individuels et collectifs, le politique et le religieux, nous devrions relire les principaux chapitres de notre histoire spirituelle qui, de Marie de l'Incarnation à Pierre Vadeboncœur, nous enseignent que la meilleure façon d'être fidèle à ce que nous sommes et de surmonter notre peur de disparaître, c'est de « partir absolument », de se donner à l'inconnu, avec la confiance de l'enfant et la foi de l'incroyant.

Depuis des années, je ne vais plus à la pêche, mais chaque fois que j'assiste à des funérailles, que s'ouvre la terre et qu'y descend un ami, un proche, je pense que ce sont eux maintenant qui ont pour tâche de relier le fini et l'infini, que bientôt je pourrai, je ne sais trop comment,

*Par toutes sortes d'opérations, des alchimies
Par des transfusions de sang
Des déménagements d'atomes
Par des jeux d'équilibre*³²

être réuni à moi-même, quelque part sur un rocher, au commencement du monde. ☼

* Romancier et essayiste. Derniers ouvrages : *Aimer, enseigner* (2012), *Une idée simple* (2010), *Personne n'est une île* (2006), *Le Siècle de Jeanne* (2005)

Notes

- 1 Peter Handke, *L'histoire du crayon*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1987, p. 43.
- 2 Peter Handke, *Histoire d'enfant*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983, p. 96.
- 3 Jean Bédard, *Le pouvoir ou la vie*, Montréal, Fides, 2008, p. 265.
- 4 Pierre Vadeboncœur, *L'élève et son professeur*, Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 2013, p. 428.
- 5 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque*, Montréal, HMH, coll. « Constantes », 1963, p. 191.
- 6 Pierre Vadeboncœur, *La dernière heure et la première*, Montréal, L'Hexagone/Parti pris, 1970, p. 7.
- 7 *Ibid.*, p. 18.
- 8 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque*, *op. cit.*, p. 201.
- 9 *Ibid.*, p. 178.
- 10 *Id.*
- 11 *Ibid.*, p. 176-177.
- 12 Jean-Pierre Issenhuth, *La géométrie des ombres*, Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2012, p. 159-160.
- 13 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque*, *op. cit.*, p. 171.
- 14 *Ibid.*, p. 176.
- 15 *Ibid.*, p. 185.
- 16 *Ibid.*, p. 190.
- 17 Pierre Vadeboncœur, *L'humanité improvisée*, Montréal, Bellarmin, coll. « L'essentiel », 2000, p. 97.
- 18 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque*, *op. cit.*, p. 181.
- 19 Fernando Pessoa, *Erostratus*, Paris, La Différence, 1987, p. 128.
- 20 Germaine Guèvremont, *Le survenant*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1990, p. 183. Le survenant, de toute évidence, commence de citer l'Écclésiaste : « *Cast your bread upon the waters / for after many days you will find it again* ».
- 21 Pierre Vadeboncœur, *La dernière heure et la première*, *op. cit.*, p. 13.
- 22 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque*, *op. cit.*, p. 203.
- 23 *Ibid.*, p. 204.
- 24 *Ibid.*, p. 186.
- 25 Hector de Saint-Denys Garneau, *Œuvres*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 2 et 29.
- 26 Franz Kafka, *Les Aphorismes de Zürau*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 2010, p. 64.
- 27 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque*, *op. cit.*, p. 188.
- 28 *Ibid.*, p. 187.
- 29 Pierre Vadeboncœur, *Les deux royaumes*, Montréal, L'Hexagone, 1978, p. 121.
- 30 *Ibid.*, p. 120.
- 31 *Ibid.*, p. 123-124.
- 32 Hector de Saint-Denys Garneau, *op. cit.*, p. 34.

Creuser le haut à Saint-Constant

PAR JONATHAN LIVERNOIS*

La sensibilité à la transcendance n'est pas égale pour tous. Dieu ne nous a pas tous pourvus de la même manière. Il fut une époque où ça devait être plus facile. Relisez le *Journal* de Saint-Denys Garneau, les premiers essais de Pierre Vadeboncœur : une symphonie de Beethoven, un nocturne de Chopin ou une toile de Borduas, le voile du sensible est déchiré. Ces jeunes gens, un pied dans le catholicisme et un autre (hésitant) vers la sortie, entrevoyaient beaucoup de vérités sacrées. Cela dit, ce n'est pas seulement leur époque qui a fait d'eux des voyants. Les romans de Virginia Woolf permettent encore à mon ami Yvon Rivard d'écrire sur le temps et sa suspension, sur ce qui rend la mort supportable. Il me rappelle que la transcendance n'a pas nécessairement à voir avec Dieu, que ce qui est sacré peut se jouer ici-bas, dans le besoin de porter assistance à autrui. À le lire, on peut trouver cela admirable mais y demeurer insensible. On peut évoquer la sagesse de la petite servante thrace qui, dans *Le Théétète* de Platon, raillait Thalès qui venait de tomber dans un puits à force de regarder le ciel. C'est très facile.

Mais cela ne dure qu'un temps, comme le mépris. Depuis quelques années, le statut de mécréant ne me suffit plus. Est-ce là le signe d'une foi du charbonnier ? Peu me chaut, dirais-je pour demeurer poli. Le sacré prend maintenant pour moi la forme d'un étalon, nécessaire afin de voir ma propre existence sous un autre angle, large. Il ne donne pas de sens à ma vie, mais allège mes gestes et mes choix, dont je doute sans cesse, en les projetant dans un ensemble aux dimensions étales. Je convoque des représentations mentales plus ou moins formées, qui se succèdent à grand rythme et qui participent de cet univers indéfini. Des images qui, du même coup, me donnent un peu de courage, de fierté, et invitent à persister dans l'être. En voici quelques-unes, en vrac. La quatrième est la plus importante et la plus tenace.



Lord Charles Beauclerk, *Dispersion des insurgés à l'arrière de l'église de Saint-Eustache*, 14 décembre 1837 (détail), 1840, Musée de la civilisation.